

où l'on rencontre aussi de nombreux papillons, des chauve-souris, des reptiles et des amphibiens; la réserve naturelle d'Alaksen (Colombie-Britannique), dans le delta du Fraser, l'une des principales aires de repos des migrateurs entre le Grand-Nord soviétique et l'Amérique du Sud; enfin, dans le nord de l'Alberta, la seule aire connue de nidification de la Grue blanche d'Amérique, espèce menacée d'extinction. Le Canada, qui avait fait reconnaître par la Conférence, en 1981, la réserve du cap Tourmente (Québec), aire de repos des oies blanches en migration, proposera trois nouveaux sites à son agrément.

ARTS

■ **Adrian X** s'intéresse à l'ambiguïté que recèle la reproduction de l'œuvre d'art. On s'est interrogé sur la valeur de l'imitation, sur les conséquences du « détournement d'œuvre d'art », dont l'exemple le plus connu est celui de la moustache de la Joconde revue et corrigée par le Pop Art. Adrian X innove cependant en dénonçant les dangers de la reproduction exacte et



Adrian X, figurine en pâte à modeler.

systematique par la photographie et autres médias modernes. Il constate que souvent le public ne connaît l'œuvre que par l'image qu'il trouve dans les catalogues et les films. Sans mettre en question la nécessité de la diffusion, il remarque que le moment où l'on peut enfin découvrir l'œuvre elle-même devient une confrontation entre l'image et la réalité plus qu'une rencontre avec la création. L'œuvre tend à ne plus servir qu'à « renforcer la réalité de ses images dispersées ». Adrian X prend le parti d'utiliser ces contradictions pour réaffirmer, avec un clin d'œil, « la suprématie de l'œuvre d'art fai-

te à la main », dans une exposition où il se joue avec humour de la dialectique création-image. Il construit un monde lilliputien, réplique exacte de croquis qu'il a trouvés dans un vieux dictionnaire français-allemand, et il présente ses figurines et leurs modèles dans une grande vitrine, mêlant dans une seule œuvre deux créations distinctes. Il pétrit un homme en pâte à modeler et le colle sur un mur blanc où sa seule image est son ombre portée. En parallèle, utilisant le collage, le batik et la sculpture, il expose une œuvre tripartite qui pose le problème de l'imitation. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Jean Noël.** Composée de onze sculptures récentes, l'exposition intitulée « Garden » illustre le chemin parcouru depuis les sculptures de bois peint de 1966, les



Jean Noël, Garden, vert et rose (1982).

« overexpansibles » gonflables en vinyle de 1969, les toiles découpées, tendues ou semi-tendues, de 1971. « Garden » propose des objets légers, aériens, fixés au mur en un ou deux points seulement, libres dans l'espace comme des feuilles que ne retiennent à la branche que leur pédoncule, comme des vrilles de vigne aux mouvements ondulants. Ici, un mince fil d'acier part du mur et se courbe pour soutenir un petit morceau de toile laquée qui ondule; là, le fil d'acier est piqué sur une forme serpentine de contreplaqué laqué et traverse à gros points de bâti une mince bande de nylon qu'il plisse légèrement et qui s'enroule, souple comme un végétal. Là encore, un arc de nylon parsemé de taches vertes et roses, dont la texture est fine et transparente comme celle d'une feuille de papier à cigarette, s'embroche sur un léger fil d'acier et se déploie comme un plumage, piqué de part

et d'autre d'un long serpent de bois laqué vert. Tout cela est clair, sensible, gai, vivant et, somme toute, assez poétique. « L'art, dit Jean Noël, est un véhicule comme les mots pour voyager ailleurs... » *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ « Gala » invite le spectateur à une soirée exceptionnelle au Centre national des arts, à Ottawa. Nous sommes le 30 mai 1981. La grande salle est comble. Bientôt le rideau se lève, ouvrant ainsi le feu à un spectacle qui comptera dans les annales de l'art chorégraphique au Canada. Huit grandes compagnies sont en effet réunies pour témoigner de sa vitalité et démontrer la qualité de ses corps de ballet en un somptueux feu d'artifice (*Anna Wyman Dance Theatre, Danny Grossman Dance Company, Grands ballets canadiens, Groupe de la place Royale, the National Ballet of Canada, the Royal Winnipeg Ballet, Toronto Dance Theatre, Winnipeg's Contemporary Dancers*). Chacune d'elles présente une création originale et tous les styles sont à l'honneur: danse classique, danse moderne, ballet-jazz, gymnastique rythmique, pantomime, théâtre dansé. Chargés de filmer ce « Canada danse », John Smith et Michael McKennirey ne se sont pas bornés au spectacle qui se jouait sur le plateau, ils ont exploré les théâtres de la spontanéité que sont la salle et les coulisses. La caméra rôde dans l'arrière-scène, surprenant ici et là un exercice anti-trac ou une main crispée d'anxiété, dialoguant avec cinq objectifs fixes disposés dans la



Spectacle de ballet au Centre national des arts.

salle et sur le plateau. Plaisir des yeux, le film est aussi un témoignage attachant sur la personnalité du danseur, dont la fragilité, révélée par le regard indiscret du cinéma en direct, donne une dimension nouvelle à l'interprétation qui est offerte. *Vu au Centre culturel canadien, Paris. Produit par l'Office national du film.*

■ **Philippe Ménard** s'est spécialisé dans la composition électro-acoustique. Toujours curieux de nouvelles synthèses sonores, il travaille à l'Ircam sur l'adaptation de la micro-informatique au synthétiseur. Il a pour collaborateur un



Philippe Ménard.

passionné de facture instrumentale, Serge Rustin, avec lequel il explore les richesses créatives de l'orchestre Oberheim, composé d'un séquenceur DSX, de deux synthétiseurs polyphoniques (modulaire et OBXA) et d'un synthétiseur rythmique. Exécutée sur cet ensemble, la Suite « fnaque » a été écrite par les deux complices pour la semaine « Branchez-vous... synthé » de la Fnac, en janvier dernier. L'œuvre, d'une trentaine de minutes, se joue à quatre mains. Sur une charpente thématique rigoureuse s'articulent diverses improvisations, fusions des émotions musicales spontanées des deux compositeurs-interprètes. Dialogue entre passé et présent, elle est une fantaisie brillante et drôle sur l'ancien et le moderne. Ce mélange savant de sérieux et d'humour pourrait caractériser le style de Philippe Ménard. L'une de ses créations de 1981, « Femmes en songe », exprime bien son goût du clin d'œil dans un univers sophistiqué. Composition de studio de plus d'un quart d'heure, elle a été créée dans le cadre du Groupe expérimental de Bourges. De construction bipolaire, l'œuvre évoque les caractéristiques des univers viril et féminin, non sans un machisme provocateur. Déjà auteur d'un environnement multimédia, « Boucles d'yeux, boucles d'oreilles », présenté en janvier 1981 à Montréal, et d'un « Electroshow » alliant électro-acoustique et poésie, il envisage de mettre au point un « intermédiaire » micro-programmable entre la lumière, le geste et le synthétiseur, « système de composition immédiate » destiné à l'espace scénique (théâtre, danse,